

comté, prenez ce valet de cœur, c'est lui qui vous guérira cette nuit. » Le lendemain soir, la même société, y compris Mme de Luz, était réunie autour de la table, quand le baron de Luz arriva tout essoufflé de Versailles. Il raconta les nouvelles du jour, puis ajouta : « C'est merveille qu'aujourd'hui je sois ici de si bonne heure ; hier je ne suis rentré qu'à cinq heures du matin. A propos, madame la duchesse, vous donnez des vices à ma femme ; elle devient une joueuse effrénée, devinez ce que j'ai trouvé dans son lit, ce matin : un valet de cœur ! » Et le baron tira de sa poche et montra à la société stupéfaite le valet de cœur de la veille, très-artistement roulé en tuyau de pipe. Le baron de Luz commençait à remarquer le singulier effet que produisait son histoire sur les auditeurs, lorsque la duchesse de Poitiers eut la présence d'esprit de le prendre à part et de le retenir assez longtemps à causer des affaires de Versailles, pour donner à Mme de Luz et au reste de la société le temps de se remettre.

BOUFFLERS-ROUVRELL (Marie-Charlotte-Hippolyte, comtesse de), femme célèbre dans le monde littéraire du XVIII^e siècle, née à Paris en 1724, morte vers 1800. Elle était fille du comte de Camper-Saugon, et fut d'abord attachée à la duchesse d'Orléans en qualité de dame de compagnie. Devenue veuve en 1764, elle entretenait une liaison étroite avec le prince de Conti. Elle ouvrit au Temple, propriété du prince, des salons qui rivalisèrent avec ceux de Mme Du Deffand et de Mme Lespinasse. Ils étaient fréquentés par tous les hommes de lettres en renom, et c'est là que Jean-Jacques Rousseau se rendait de préférence. La comtesse unissait l'esprit et le jugement à la grâce la plus parfaite. Il est beaucoup question d'elle dans toutes les chroniques du XVIII^e siècle, depuis les *Confessions* de Rousseau jusqu'aux *Caractères et Portraits* du duc de Lévis. Pendant plus de seize ans, elle fut en correspondance avec J.-J. Rousseau, et s'efforça d'écarter tout ce qui pouvait exciter ses accès de misanthropie. Le voyant irrité un jour des sottises qu'on débitait autour de lui, et sur le point de les réfuter sérieusement : « Tais-toi, Jean-Jacques, lui dit-elle, ils ne t'entendront pas. » Elle fit également tous ses efforts pour réconcilier le philosophe avec David Hume, mais elle n'y put parvenir. Mme de Boufflers était ambitieuse et aimait à se produire. « Elle s'est faite victime de la considération, disait à ce sujet Mme Lespinasse, et, à force de courir après elle, elle en perd. » Dans la société du Temple, elle avait reçu le surnom de Minerve savante. Le chevalier de Boufflers fait allusion à ce titre dans les vers suivants :

Pour nous éclairer tous sans déplaire à personne,
La savante Minerve a pris vos traits charmants ;
En vous voyant, je le soupçonne ;
J'en suis sûr quand je vous entends.

BOUFFLET s. m. (bou-fî-ê). Fauconn. Injection d'eau froide qu'on l'angait à la tête des oiseaux de proie pour les dompter.

BOUFFLETTE s. f. (bou-fî-ê-tê, — rad. bouffer). Anc. mar. Troisième voile du grand mât d'une galère. On trouve aussi **BOUFFETTE**.

BOUFFOIR s. m. (bou-fôir — rad. bouffer). Chalmieu dont les bouchers se servent pour bouffer, pour gonfler, en les soufflant, les animaux qu'ils veulent écorcher.

BOUFFON, ONNE s. (bou-fon, o-ne — même étymologie que *buffon*). Celui ou celle qui fait profession d'égayer les autres par ses plaisanteries : *Il y a des hommes nés bouffons ; non point bouffons de théâtre, mais bouffons dans l'acceptation historique de ce mot.* (Mme E. de Gir.) *Il n'est pas de rôle plus difficile à faire supporter dans le monde que celui de bouffon.* (Boitard.) *Le véritable bouffon improvise et n'imité jamais.* (Boitard.) *Le bouffon est un homme qui préfère la vanité à la dignité.* (Boitard.)

Les bouffons sont hardis comme des philosophes.
DE BANVILLE.

L'office de bouffon a des prérogatives ;
Mais souvent on rabat leurs libres tentatives.
MOLIÈRE.

En vain, par sa grimace, un bouffon odieux
A table nous fait rire et divertit nos yeux.
BOILEAU.

O gâté facile !
Où sont tes joyeux bouffons,
Venus de Sicile ?
DE BANVILLE.

— Se dit particulièrement d'un personnage grotesque que les rois entretenaient autrefois auprès d'eux, pour s'amuser de ses facéties : *Quand les princes sortent de leurs misérables étiquettes, ce n'est jamais en faveur d'un homme de mérite, mais d'une fille ou d'un bouffon.* (Chamfort.) *Pour oser dire la vérité aux rois, il faut être leur favori ou leur bouffon.* (Amelet.) *Les monarques auraient trouvé difficile de passer leur temps sans un bouffon pour les faire rire.* (Baudelaire.)

Du bouffon favori la grotesque ballade
Ne distrairait plus le front de ce cruel malade.
BAUDELAIRE.

— Par anal. Plastron, individu qui sert de but habituel aux moqueries des autres : *Ce monsieur est le bouffon de la société.*

— Par ext. Ecrivain qui affectionne les plaisanteries triviales : *Rabelais, quand il est bon, est le premier des bons bouffons ; mais il ne faut pas qu'il ait deux hommes de ce métier dans une nation.* (Voll.) *Où, Rabelais est un*

BOUFFON, mais un bouffon unique, un bouffon homérique. (Ste-Beuve.)

— Théâtre. Acteur spécialement chargé des rôles d'un bas comique : *Le Vaudeville vient de trouver un excellent bouffon.*

— Adjectif. Qui tient du bouffon ; qui affectionne la grosse plaisanterie ; qui prête au gros rire : *Personnage bouffon.* *Mme Bouffonne.* *Esprit bouffon.* *Joie bouffonne.* *Style bouffon.* *Scène bouffonne.* *Loin de s'offenser de ce trait bouffon, il entre de bonne grâce dans la plaisanterie.* (Le Sage.) *Le mariage est, de toutes les choses les plus sérieuses, la chose la plus bouffonne.* (Beaumarchais.) *Les choses les plus bouffonnes ont parfois des résultats sérieux.* (G. Sand.) *Verner a fait du père Cavalcani une charge très-bouffonne et très-désopilante.* (Th. Gaut.)

Aux accents insolents d'une bouffonne joie,
La sagesse, l'esprit, l'honneur furent en proie.
BOILEAU.

Ces égrillards iraient, d'humeur bouffonne,
Pincer au lit le diable et ses suppôts.
BÉLANGER.

— *Opéra bouffon*, Se disait autrefois pour opéra bouffe :

Ils voulurent enfin tout voir et tout connaître
Les boulevards, la foire et l'opéra bouffon.
VOLTAIRE.

— s. m. Ce qui est bouffon, ce qui excite le gros rire : *Le bouffon n'est pas toujours dans le style burlesque.* (Voll.)

La cour.
Dédaigna de ces vers l'extravagance aisée,
Distingua le naïf du plat et du bouffon.
BOILEAU.

— *Encycl.* Il y a toujours eu et il y aura toujours des bouffons. La foule des hommes aime qu'on l'amuse, et elle s'est toujours empressée d'accourir à l'appel des sauteurs, des saltimbanques, des charlatans. Toutes les peuplades sauvages ont leurs bouffons, qui sont en même temps sorciers et charlatans. De temps immémorial, les jongleurs indiens jouissent d'une réputation d'habileté que nos plus habiles prestidigitateurs n'ont jamais pu égaler. Dans Homère, Thersite est le bouffon de l'armée, qu'il amuse par ses lazzi et ses pasquinades. Dans l'antiquité grecque et romaine, les bouffons, qui étaient appelés *morions*, jouaient un grand rôle. Les Athéniens ne dédaignaient pas d'entendre les bouffons les plus vils sur le théâtre où se jouaient les tragédies de Sophocle et d'Euripide. Un jour, il y en eut un qui imita le cri de diverses espèces d'animaux, aux applaudissements de toute la foule. « Parbleu ! s'écria un paysan qui était présent, je me charge bien de faire mieux que lui ; » et comme on l'accusait de présomption, il donna rendez-vous à l'assemblée pour le lendemain. En effet, le lendemain, à l'heure dite, le paysan était sur le théâtre à côté du bouffon. Il commença par faire entendre le cri d'un petit cochon qui vient de naître. Le public resta muet, quelques-uns même se mirent à siffler ; mais à peine le bouffon eut-il à son tour fait entendre le même cri, que l'assemblée se leva, déclarant qu'il l'avait emporté de beaucoup sur le paysan. « Voyez ! fit alors ce dernier en levant sa robe et en montrant un petit cochon qu'il y avait caché, ce n'est pas moi que vous siffliez, c'est la nature. » Des peintures trouvées à Pompéi confirment le témoignage de Martial, de Sénèque, de Suétone et de tous les auteurs comiques, et attestent le cas que les Romains faisaient des bouffons.

A mesure que les mœurs se corrompent, que l'amour du luxe fait de nouveaux progrès, le goût pour les bouffonneries, pour les monstruosités physiques, morales et intellectuelles s'accroît de jour en jour. Les nains et les naines, les géants, les hermaphrodites deviennent des objets fort à la mode, des curiosités aussi indispensables que le furent, à une certaine époque, les magots chinois pour nos cheminées. Le trafic en devint si grand à Rome qu'il fallut un marché spécial pour ce genre de marchandises, et les profits en étaient si considérables que les Orientaux s'étaient adonnés à la fabrication des monstres et des nains. Par un procédé identique à celui des Chinois, qui écrasent le pied des filles, ils arrivaient à produire des créatures rachitiques et difformes, dont ils fournissaient le marché de Rome. On a retrouvé à Pompéi des vases étrusques dont les Romains se servaient pour boire, et qui ont la forme de ces créatures disgraciées de la nature, qui servaient de jouet et de souffre-douleurs à une société blasée. Les empereurs étaient les premiers à partager ces goûts étranges. Auguste fit voir publiquement un jeune garçon, nommé Licinius, qui n'avait que deux pieds de haut et ne pesait que 17 livres, mais qui, par un bizarre contraste, était doué d'une voix de Stentor. Le même empereur possédait un bouffon nommé Galba, dont la réputation était très-grande, à en croire l'épigramme suivante de Martial : « Si le vieux Galba, que la faveur d'Auguste a rendu si heureux, pouvait revenir des champs de l'Elysée, celui qui entendrait Capitolinus et Galba lutter de plaisanteries dirait avec raison à Galba : Tais-toi, grosse bête ! » Sextius Caballus, Capitolinus, Cécilius se firent un nom parmi les bouffons de leur temps : mais, pour quelques-uns d'intelligents et d'adroits, combien de stupides et de malhabiles ! C'est à un de ces derniers que Martial adresse les vers suivants, qui peignent les mœurs de ses contemporains :

« Tu penses être, Cécilius, un personnage amusant : crois-moi, il n'en est rien. Qu'es-tu donc ? un plat bouffon. Tu ressembles à ces malheureux qui parcourent les quartiers au delà du Tibre, échangeant des allumettes contre des verres cassés ; à ces hommes auxquels la foule oisive achète des pois bouillis ; à ces charlatans qui font des tours avec des vipères, et à leurs valets ; à ces enfants crasseux qui suivent les marchands de salaisons ; à ces cuisiniers à voix rauque qui colportent des saucisses fumantes dans les mauvais cabarets ; à ces pauvres improvisateurs qui courent par la ville ; à ces entremetteurs de débauche venus de Gades ; à ces vieux libertins fatigués par leur loquacité. Cesse donc enfin, Cécilius, de te croire tel que tu le penses à toi seul, toi qui, par tes trivialités, pourrais l'emporter sur Galba et sur Sextius Caballus lui-même. Il n'est pas donné à tout le monde d'avoir du nez. Celui qui plaisait avec une sottise effronterie n'est pas un Sextius, mais un Caballus (mauvais cheval). »

Martial ne parle plus ici de ces malheureux qui excitent le rire par leurs difformités physiques, mais de ceux qui se font bouffons de société, rôle qui était celui de presque tous ces nombreux parasites attachés à chaque Romain un peu riche, et dont Juvénal, dans sa cinquième satire, nous a retracé les infortunes et le misérable sort. Le peuple aussi avait ses bouffons, qui l'amusaient dans les carrefours et sur la place publique, sans compter ceux qui paraissaient sur les théâtres. La politique des empereurs avait soin d'occuper ainsi les esprits, pour les détourner des choses sérieuses et des affaires de l'Etat. Auguste, voulant faire cesser le mécontentement du peuple, qu'avaient excité plusieurs lois fort sévères contre les célibataires et les brigues dans les comices, n'eut qu'à rappeler Pylade, dont l'exil avait eu pour cause les troubles qu'excitait sa rivalité avec Bathylle, tous deux mimes fort célèbres. Pylade vint remercier l'empereur, qui lui reprocha de troubler la tranquillité publique. « César, répondit le comédien, tu devrais, au contraire, t'applaudir de ce que le peuple s'occupe tant de nous. » Pendant toute la durée de l'empire, les bouffons eurent une grande vogue à Rome, mais il ne leur était permis que d'amuser par de grosses platitudes ; ceux qui voulurent montrer de l'esprit, comme le firent plus tard les fous à la cour des rois de France, n'eurent pas lieu de s'en applaudir. Dans une grande fête donnée par Gallien, pour célébrer la dixième année de son règne, on vit figurer des hommes déguisés en Goths, en Sarmates, en Perses et en Francs. Quelques bouffons s'étant mêlés aux prétendus Perses, et les examinant avec une curiosité affectée, on leur demanda ce qu'ils cherchaient. « Nous cherchons le père du prince, » répondirent-ils. C'était une allusion à Valérien, père de Gallien, qui avait été fait prisonnier par les Perses, et que celui-ci n'avait pas tenté de délivrer, se réjouissant au contraire de son malheur. Gallien trouva la plaisanterie mauvaise, et ordonna que les bouffons fussent tous brûlés vifs. Le temps n'était plus où les soldats de César pouvaient chanter autour de son char triomphal les épigrammes faites contre lui.

Le monde païen avait légué les bouffons au monde chrétien, et, dans le Digeste, dans Salvius, dans Isidore de Séville et autres historiens de l'époque, on suit facilement leur trace. Dès le VI^e siècle, on leur donne le nom de *jongleurs*. Un historien de Louis le Débonnaire parle des bouffons, des mimes, des jongleurs qui amusaient le peuple dans les jours de réjouissance, et qui étaient même admis devant l'empereur lorsqu'il était à table. Plus tard, une partie des jongleurs devinrent ménestrels, et allèrent de château en château, récitant les chansons de gestes et les romans d'aventures ; mais le plus grand nombre resta sur la place publique, pour amuser la foule par des bouffonneries et des lazzi. Nous pourrions donner ici une pièce assez curieuse et que nous avons en ce moment sous les yeux, qui figure parmi les œuvres des poètes du XIII^e siècle. On y verrait que les saltimbanques de tous les temps se ressemblent, et ceux d'aujourd'hui répètent ce que disaient ceux d'autrefois. La seule différence, c'est qu'on ne trouve pas dans les discours de ceux-ci la licence que permettaient les mœurs du XII^e siècle, licence qui nous met dans la pénible obligation de répondre prudemment au lecteur qui insisterait pour connaître ces détails :

J'ai du bon tabac dans ma tabatière,
J'ai du bon tabac, tu n'en auras pas.

Les bouffons survécurent aux ménestrels et aux chantes d'amour : quand Rodolphe de Hapsbourg chassa les ménestrels de sa cour, il garda son fidèle bouffon Plaf Cappadox. L'usage des bouffons s'était introduit chez les seigneurs et les rois du moyen âge, comme jadis chez les Romains ; chaque château avait le sien, et leur importance devint alors très-grande. En Allemagne, on les voit prendre part aux conspirations, aux guerres, aux fêtes de cette époque chevaleresque, et souvent surpasser en courage les plus illustres chevaliers. Kurz van den Rosen, l'un des fous de Maximilien, pénétra dans la prison de son maître et le sauva, comme le ménestrel Blondel avait aidé à la délivrance de Richard Cœur de Lion. C'est cet incident qui a suggéré à Walter Scott son épisode de Wamba dans

le roman d'*Ivanhoe*. Il ne faut donc pas s'étonner si le chapelain faisait l'oraison funèbre de ces grands officiers de la plaisanterie, qui inventaient de si bons contes, de si drôlatiques aventures, pour dérider le front du seigneur châtelain. On conserve dans les bibliothèques d'outre-Rhin l'oraison funèbre de Hans Miesko, bouffon pomérânien, auquel le savant Cradellius attribue à peu près toutes les vertus. En France, leur rôle est moins guerrier ; mais leur personnalité n'en est peut-être que plus saillante. Caillette, Chicot, Triboulet, l'Angely sont les principaux dont l'histoire a gardé le nom. Le plus connu de tous est Triboulet, sur lequel Victor Hugo a fait son drame : *le Roi s'amuse*. On peut y joindre Guérin, bouffon de Marguerite, reine de Navarre, qui, après avoir joué d'une grande faveur tant que vécut cette princesse, mourut ensuite de misère. — Quoiqu'il n'y ait plus de bouffons officiels, la race n'en est pas éteinte ; les bouffons de bonne volonté subsistent toujours. Ce sont ces plaisants de société, mystificateurs, ventriloques, faiseurs d'improvisés préparés longtemps à l'avance, qu'on invite par manière de divertissement. Ils sont moins nombreux que les parasites romains, parce qu'ils trouvent moins de tables disposées à les recevoir ; ils sont peut-être plus civilement traités, parce que le progrès des mœurs le veut ainsi ; mais ils ne sont guère moins méprisés, ni moins méprisables.

Le théâtre est peut-être le lieu où la bouffonnerie choque le moins la raison la plus sévère. Là, elle peut fournir l'occasion de faire entendre des vérités utiles, et de les exprimer de la manière la plus piquante ; les acteurs qui ont créé ou joué les rôles d'Arlequin, de Pierrot, de Scapin, etc., ont pu conquérir une juste célébrité. La mission de la comédie est d'instruire en amusant ; celle de l'acteur comique est de représenter au naturel tous les vices, tous les ridicules, dans une action passagère, que les spectateurs savent n'être qu'une fiction ; ni l'auteur ni l'acteur ne perdent pour cela leur personnalité, et, après s'être montrés bouffons pendant quelques heures, ils redeviennent sérieux et dignes dans la vie ordinaire.

Enfin, il n'est pas jusqu'à la littérature qui n'ait eu ses bouffons, et quelquefois ses bouffons de génie. Rabelais, qui vivait dans un temps où, pour dire la vérité, il fallait être protégé par la marotte et le bonnet à grelots, fut obligé de revêtir de la forme bouffonne la satire qu'il voulait faire contre les nombreux abus de son temps. Il ne manqua pas d'imitateurs, et le genre bouffon fut à la mode, comme le genre burlesque devait l'être au commencement du siècle suivant.

BOUFFONNANT (bou-fon-nan) part. prés. du verbe Bouffonner : *En bouffonnant et en alléguant les fables, les courtisans persuadent tout de bon au prince qu'il n'est point obligé à sa parole.* (Balz.)

BOUFFONNEMENT adv. (bou-fon-ne-man — rad. bouffon). D'une façon bouffonne : *Etre bouffonnement vêtu. C'est une escobarderie d'étiquette assez jésuitique, et qu'éluda bouffonnement un envoyé de Perse.* (Th. Gaut.) *L'Académie n'a pas donné droit de cité à ce mot, ni les autres dictionnaires après elle ; ce ne peut être qu'un oubli.*

BOUFFONNER v. n. ou intr. (bou-fon-né — rad. bouffon). Faire le bouffon ; faire ou dire des bouffonneries : *La comédie se plaît à bouffonner sur un théâtre.* (D'Ablanc.) *Dans les livres de Platon, Socrate bouffonne presque toujours.* (J.-L. de Balz.) *Bautru et Nogent bouffonnaient et représentaient, pour plaire à la reine, la nourrice du vieux Broussel, qui animait le peuple à la sédition.* (Th. Gaut.) *Corbacque ! ne bouffonne pas ! dit Dri-sailles en courant vers le village.* (Ars. Hous.)

BOUFFONNERIE s. f. (bou-fon-ne-ri — rad. bouffonner). Caractère de ce qui est bouffon ; chose bouffonne ; plaisanterie bouffonne : *On est étonné de voir naître et éclore le bon sens du sein de la bouffonnerie.* (La Bruy.) *La chaire semblait disputer, ou de bouffonnerie avec le théâtre, ou de sécheresse avec l'école.* (Mass.) *La bouffonnerie est une exagération du comique et du plaisant.* (Marmontel.) *Une bouffonnerie répétée perd tout son piquant, et devient tout simplement une bêtise.* (Boitard.) *Ce qu'il y a de plus exécrable au monde, ce sont les bouffonneries d'un tyran.* (Lomontey.) *La bouffonnerie, dans les temps difficiles, est le passe-port de l'esprit et de la raison.* (St-Marco-Girard.) *On a attribué au duc de Hoquelaur de grossières bouffonneries indignes de lui.* (L.-J. Larcher.) *Telle bouffonnerie, soutenue du geste, de l'accent, paraît la plus plaisante du monde, qui devient froide sous la plume.* (Th. Gaut.)

— *Syn.* **Bouffonnerie**, *facétie*, *plaisanterie*. De ces trois mots, le dernier est le seul qui ne présente dans sa signification aucune idée de blâme ; une *plaisanterie* a pour but de plaire, d'amuser, de faire rire ; elle peut être fine, décente, vive, réellement amusante. La *facétie*, déjà moins délicate sur les convenances, tient à faire beaucoup rire ; elle est très-comique, spirituelle encore, mais plus décolletée. La *bouffonnerie* est une *plaisanterie* grossière ; elle tient de la farce, et est parfaitement à sa place sur les tréteaux de la foire.

BOUFFONNESQUE adj. (bou-fon-nè-ske — rad. bouffon). Qui est bouffon, qui a le carac-